avait, soi-disant, fui devant Regules, et, de plus, l'accabler d'injures grossières que je ne puis pas répéter, sa colère, longtemps concentrée, éclata.

— Apprends, exclama-t-il, que tu parles à Mendez lui-même.

L'ivrogne partit d'un éclat de rire, et s'écria, avec une foi naïve, qui fit naître parmi nous une nouvelle et longue hilarité :

— Vous, Mendez! mon général, mais vous voulez ou vous moquer de moi ou me faire peur ; mais ce bandit de Mendez, il est là dans la ville, en face de nous, mon général ; il se cache, mais nous le prendrons et nous le fusillerons comme un chien.

Le général Mendez ne put s'empêcher de rire à son tour.

— Rends grâces à Dieu, dit-il, que tu sois ivre et que l'Empereur soit ici. Sans cela tu serais déjà pendu devant cette maison.

Il le fit sortir.

Nous ne pûmes convaincre le sergent qu'il était parmi ceux qu'il appelait des traîtres ; seulement, lorsqu'en route pour la Cruz il pénétra dans les premières rues de la ville, il commença à entrevoir la réalité, et la peur le dégrisa un peu.

— Tiens! dit-il, c'est ma foi vrai..., et moi qui croyais être dans le camp de notre général Corona!

V

Sortie du 1er mai. — Le colonel Rodriguez de la garde municipale de Mexico. — Le sous-lieutenant Domet. — Obsèques du colonel Rodriguez. — Découragement.

Trois jours ne s'étaient pas écoulés, que notre position redevenait pire qu'avant la sortie du 27.

Pour y remédier, Miramon voulait tenter une nouvelle sortie sur le Cimatario, pensant que le succès de la première pouvait être de beaucoup dépassé par une seconde.

Dans le but de faciliter l'exécution de cette sortie, Miramon voulut auparavant enlever l'hacienda de Callejas et la garita de Mexico (octroi), avec les grands bâtiments qui l'entouraient et sur lesquels, on se le rappelle, une reconnaissance avait été faite inutilement le 11 avril.

En s'emparant de l'hacienda de Callejas et de la

garita de Mexico, on élargissait notre ligne, on éloignait l'ennemi de la place et on pouvait faire sortir nos colonnes dans les plaines situées derrière ces deux points, dont les républicains avaient compris de suite l'importance et fortifiés de leur mieux, enfin on pouvait tourner très-facilement les parallèles de l'ennemi.

La veille, on fit élever devant San-Francisquito, par la 3e compagnie du génie, quelques ouvrages et une batterie, pour battre en brèche l'hacienda de Callejas et protéger les nôtres en cas de retraite.

Dans la matinée du 1er mai, une petite colonne de notre infanterie se formait à San-Francisquito.

Le colonel Rodriguez, de la garde municipale de Mexico, en prit le commandement.

Elle était composée des chasseurs franco-mexicains, de la garde municipale de Mexico, du 3e de ligne et d'un détachement du génie. Ces bataillons, les deux premiers surtout, étaient considérablement affaiblis par les vides que les derniers combats avaient faits dans leurs rangs. Bientôt arrivèrent l'Empereur et les généraux Miramon et Arellano.

Rodriguez fut appelé en présence du Souverain. C'était un beau jeune homme à la moustache blonde, ancien aide-de-camp de l'Empe-

reur, qui s'était distingué dès le commencement du siége.

— « Rodriguez, lui dit le Souverain, l'importance de l'attaque que vous allez commander est capitale pour le salut de la place. Je ne doute pas que vous fassiez votre devoir comme toujours. Je vous promets une récompense digne de vous. »

— Señor, répondit en s'inclinant le noble et vaillant colonel, aujourd'hui Votre Majesté me nommera général, ou je serai tué.

Aussitôt Rodriguez organisa sa petite colonne, tandis que le général Arellano battait en brèche l'hacienda de Callejas, fort bâtiment qu'il fallait prendre avant d'arriver à la *garita*.

Avant de se lancer à l'attaque, Rodriguez examina avec soin les difficultés qu'il avait à surmonter pour atteindre le succès. Ceux qui étaient à ses côtés purent le voir pâlir ; son regard s'égara. Sans doute, avec cette intuition particulière à certains hommes, quelque chose lui disait qu'il allait mourir.

Il fit appeler Pradillo, officier d'ordonnance de l'Empereur, son ami, et lui confia sa croix de la Guadalupe, une lettre pour sa fiancée, une autre pour une vieille parente qui l'avait élevé,

le priant de faire parvenir le tout à destination.

Puis, se raffermissant tout à coup, il se plaça à cheval à la tête de sa petite colonne. Se présenter à cheval à l'ennemi en pareilles circonstances était s'exposer par trop. On lui en fit l'observation. Il répondit, comme toujours, que, étant mauvais marcheur, il préférait être à cheval, et qu'ainsi sa vue embrassait plus facilement tous ceux placés sous ses ordres.

L'hacienda de Callejas ayant été suffisamment canonnée, nos pièces se turent tandis que la colonne, Rodriguez en tête, s'élançait sur l'hacienda, dont elle s'empara sans coup férir,

D'après les ordres qu'il avait reçus, Rodriguez aurait pu s'arrêter un moment, mais, enthousiasmé par ce premier succès, il voulut enlever aussi la *garita* de Mexico, et continua sa marche, animant sa troupe du geste et de la voix :

— Allons, les chasseurs, en avant! disait-il aux Français, dont il parlait la langue avec une grande pureté. *Adelante muchachos!* criait-il aux Mexicains; — et tous couraient sous un feu meurtrier.

Arrivés près de la garita, une fusillade terrible, partant des innombrables meurtrières que les républicains avaient percées dans les murs, éclata de tous côtés.

A ce moment suprême, Rodriguez tomba avec sa monture, une balle lui avait traversé le cœur. L'homme si fortement trempé qui attirait au danger un millier d'hommes, comme l'aimant attire le fer, une fois mort, un fatal mouvement d'hésitation se produisit parmi nos soldats, hésitation qui se changea bientôt en une retraite précipitée. Quelques chasseurs et gardes municipaux qui avaient déjà escaladé un mur de la *garita* furent abandonnés, tandis que toutes les réserves de l'ennemi arrivaient prendre part au combat. Alors, les républicains changèrent de rôles; d'assaillis ils devinrent assaillants.

Le corps de Rodriguez allait être abandonné ; quelques chasseurs, qui l'avaient tiré de dessous son cheval, avaient été obligés de le lâcher aussitôt. Domet, ce vaillant officier dont j'ai parlé, ne voulut pas laisser le cadavre de son colonel entre les mains de l'ennemi. Il s'élance, suivi de deux courageux soldats mexicains. Ces deux soldats tombent frappés mortellement sur le corps même de Rodriguez. Domet ne se décourage pas, saisissant le corps, il le traîne en appelant quelques gardes municipaux, qui accourent à sa voix, et ramènent Rodriguez dans nos lignes.

La démoralisation était complète parmi les nô-

tres ; l'ennemi, plus nombreux et plus audacieux que de coutume, reprit l'hacienda de Callejas, et je vis le moment où il allait entrer dans la ville par San-Francisquito.

Le colonel Carillo, personnage important entre les républicains, fut blessé d'un coup de sabre et jeté en bas de son cheval par le courageux Domet, qui allait le faire prisonnier, lorsqu'un soldat, en passant, tira au malheureux colonel un coup de feu à bout portant, qui l'acheva.

Du clocher de l'église de San-Francisquito, l'Empereur et Miramon découvraient toute l'action: un boulet, de ceux qu'envoyait le Cimatario, vint tomber à leurs côtés et les couvrit de pierres. Enfin, voyant que tous les efforts étaient vains pour cette fois, Miramon donna l'ordre de faire rentrer les troupes ; mais l'ennemi s'était avancé si près et ses tirailleurs s'étaient si bien logés, que les pièces défendant les approches de notre ligne furent sur le point d'être prises, et elles l'auraient été sans la compagnie du génie qui les défendit vaillamment.

Les artilleurs tombaient les uns après les autres, et leur jeune officier perdait la tête.

Le général Arellano s'en aperçut et alla lui-même diriger le feu. C'était un beau moment pour

lui et les servants, car tout le monde avait les yeux fixés sur eux. Le général pointait les pièces les unes après les autres. Parmi ceux qui tombèrent à ses côtés, était un vieux sergent, qui avait pris le poste du caporal chargé de boucher la lumière du canon et de pointer. Ce vieux soldat montrait un sang-froid admirable. A voir ses mouvements, on l'aurait cru à l'exercice.

Le général Arellano, qui observait à chaque instant le sang-froid du vaillant sergent et avait les meilleures notes sur lui, pensait déjà à le proposer à l'Empereur pour une récompense, quand, en se retournant, il l'aperçoit à terre, la poitrine traversée par une balle.

Notre commandant général d'artillerie, miraculeusement épargné, ne fut pas touché ; mais, en rentrant à la Cruz avec l'Empereur et Miramon, il reçut une contusion grave produite par un boulet qui vint expirer dans un endroit couvert, et où jamais personne ne se serait attendu à être blessé.

L'ennemi ne tenta pas d'assaut, comme on le craignait, et se retira. Le feu cessa de part et d'autre et nos bataillons, après s'être reformés, retournèrent dans leurs lignes.

Le découragement était complet, surtout chez les chasseurs, dont les pertes avaient été nom-

breuses. Les officiers exprimaient tout haut, devant les soldats, les regrets que leur faisait éprouver la mort de leurs camarades tués durant cette fatale journée, et y mêlaient des paroles de mécontentement. On mourait de faim, on n'avait point de solde... La situation devenait de plus en plus critique... Marquez ne reviendrait jamais... On ne leur laissait point de repos... On les envoyait à la boucherie tous les jours... Leur bataillon était au trois quarts détruit...

Tout cela n'était que trop vrai; mais ils exagéraient en assurant, avec dépit, qu'ils ne se battraient plus. Au contraire, si l'ennemi s'était présenté, ils seraient retournés au combat avec ardeur. Leur commandant, le major Pitner, officier autrichien, était blessé. Il s'était vu, quelque temps avant, dans la nécessité de brûler la cervelle à un certain soldat par trop insubordonné.

J'allai au *descanso* de l'hôpital, pour faire rendre les derniers devoirs au vieux sergent dont j'ai parlé et à quelques artilleurs.

A la vue du corps déjà raidé et glacé, du visage blanc comme une figure de cire, tristes restes du beau et vaillant colonel Rodriguez, je sentis, pour la première fois, une espèce de découragement me gagner à mon tour.

Le lendemain eurent lieu ses funérailles.

Durant le service funèbre, troublé seulement par le bruit lointain du canon, l'Empereur, qui aimait beaucoup Rodriguez, parut fort affligé. Miramon arriva, vers la fin de la triste cérémonie, alla à l'Empereur et s'excusa d'être venu si tard. On ne l'avait pas prévenu à temps. On enleva le corps de Rodriguez pour le placer dans la tombe où il dort aujourd'hui d'un sommeil éternel. L'Empereur, dont l'âme était si sensible, ne put retenir ses larmes. L'assemblée était très-émue. Les débris de ce qui s'appelait garde municipale de Mexico assistaient à la cérémonie. Des larmes coulaient sur les visages bronzés de ces braves soldats indigènes, dont la valeur, la discipline, la modestie et l'abnégation étaient dignes de tous les éloges.

Soit qu'on pressentît l'avenir, soit que le caractère de la cérémonie eût influé sur tous, on se sépara en proie à une étrange émotion. La perte de Rodriguez était irréparable pour nous.

Les assiégeants augmentaient leurs travaux d'attaque, le nombre de leurs batteries et leur effectif.

Le siége se resserrait chaque jour. Aucun de nos courriers ne pouvait réussir à passer entre les assiégeants. On en apercevait souvent de pendus en face de nous.

La famine se faisait sentir de plus en plus.

On commençait à croire que Marquez avait été battu, comme les républicains l'assuraient, et qu'on n'en recevrait jamais de secours.

VI

Sortie du 3 mai. — Combat de San-Gregorio. — Le capitaine Echagaray. — Moyens employés pour combattre la famine et la démoralisation. — L'Empereur rend justice à ses troupes indigènes. — Conduite des troupes indigènes envers l'empereur Maximilien.

Un homme qui ne désespérait jamais de rien, le général Miramon, proposa à l'Empereur de faire une nouvelle tentative sur le Cerro de San-Gregorio, au nord de la ville, où l'on pouvait renouveler les miracles du Cimatario, ou du moins réparer le mauvais effet de notre dernière sortie.

Le Cerro de San-Gregorio était plus difficile à enlever que le Cimatario; mais, pour réussir, Miramon comptait sur un faux mouvement de l'ennemi, qu'il provoquerait lui-même. En effet, il avait remarqué qu'Escobedo tenait toujours prêtes des réserves considérables pour les envoyer im-